

LE JOUR, 1947
2 Juillet 1947

PROPOS PERDUS

Plus tard, quand nous serons partis pour le royaume des ombres, si nous avons bien rempli notre tâche, si quelque chose doit demeurer de tant de tâches quotidiennes, quelque « écolier » attentif, quelque historien aux veilles studieuses le découvrira.

Et quelque publication de l'avenir publiera comme une confidence des paroles oubliées.

Les idées qui nous travaillent, les espoirs, les passions, les rêves, toute cette marée qui nous envahit, tel le phénomène lunaire, cette sève qui monte de notre âme même, tout ce que nous écrivons dans le feu de la « cogitation » et que nous livrons comme un témoignage, tout ce déchaînement raisonné ne fera plus tard que la matière transparente d'un souvenir.

Mais notre espoir, notre attente, c'est que le peu qui a chance d'échapper à la nuit, « d'aborder aux époques lointaines », apporte l'évidence d'une foi qui ne fléchit point.

Cette foi est en nous comme un levain pour les travaux du temps et pour après, s'il plaît à dieu.

Maintenant le devoir est de construire la cité charnelle, celle où le hommes, les intelligences, et les amours se multiplient.

Mais comment ne pas s'effrayer du désordre de l'esprit qui gagne tout et qui étonne des « sages » qui s'y prêtent ? Comment expliquer un dérèglement aussi étendu de l'homme devant la vie ? Plus tard, quand nous aurons passé avec notre génération, si nos écrits servent à éclairer sur quelque point ceux qui hériteront de nos soucis moraux et politiques, ils montreront dans le peuple de chez nous, à la date d'aujourd'hui, un désarroi artificiel, une défaillance de la mesure et de la subordination des plus grands desseins à des petites choses très vaines...

Il y a des jours où on a l'impression d'écrire pour les grands arbres, pour le silence et pour le vent.